

« Ces poussières du siècle ne reposent pas dans quelque urne du temple familial; elles sont en suspension dans l'air, elles voyagent au gré des vents, s'humectent à l'écume des vagues, paillettent les toits de la ville, piquent notre œil et repartent sous un avatar quelconque, pétale, comète ou libellule, tout ce qui est léger et fugace. Ces anonymes, ce ne sont pas les miens, ce sont les nôtres. Il est urgent, avant l'effacement définitif, de retrouver les traces, les empreintes de vie qu'ils ont laissées, preuves involontaires de leur passage en ce monde. »

Iva JABLONKA

Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus
Seuil, Paris, 2012, p. 10.

Couverture: Le pont de l'Hermance, lieu de passage
Crédit: Jacqueline Neury

© 2019. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-848-8

Laurent Neury

L'espoir au bout du pont...

*Histoire de «la filière de Douvaine»
(1939-1945)*



ÉDITIONS
CABÉDITA
2019

LISTE DES ABRÉVIATIONS

<i>ACJF</i>	<i>Association catholique de la jeunesse française</i>
<i>AS</i>	<i>Armée secrète</i>
<i>CFTC</i>	<i>Confédération française des travailleurs chrétiens</i>
<i>CGQJ</i>	<i>Commissariat général aux questions juives</i>
<i>CICR</i>	<i>Comité international de la Croix-Rouge</i>
<i>CIMADE</i>	<i>Comité intermouvements auprès des évacués</i>
<i>CVR</i>	<i>Combattant volontaire de la Résistance</i>
<i>EIF</i>	<i>Éclaireurs israélites de France</i>
<i>FFI</i>	<i>Forces françaises de l'intérieur</i>
<i>FFL</i>	<i>Forces françaises libres</i>
<i>FTP</i>	<i>Francs-tireurs partisans</i>
<i>GMR</i>	<i>Groupe mobile de réserve</i>
<i>GTE</i>	<i>Groupement des travailleurs étrangers</i>
<i>JAC</i>	<i>Jeunesse agricole catholique</i>
<i>JACF</i>	<i>Jeunesse agricole catholique féminine</i>
<i>JEC</i>	<i>Jeunesse étudiante catholique</i>
<i>JECF</i>	<i>Jeunesse étudiante catholique féminine</i>
<i>JOC</i>	<i>Jeunesse ouvrière catholique</i>
<i>JOCF</i>	<i>Jeunesse ouvrière catholique féminine</i>
<i>Légion</i>	<i>Légion française des combattants</i>
<i>MJS</i>	<i>Mouvement de la jeunesse sioniste</i>
<i>MLN</i>	<i>Mouvement de libération nationale</i>
<i>MUR</i>	<i>Mouvements unis de la Résistance</i>
<i>OJC</i>	<i>Organisation juive de combat</i>
<i>ORT</i>	<i>Œuvre reconstruction travail</i>
<i>OSE</i>	<i>Œuvre de secours aux enfants</i>
<i>RG</i>	<i>Renseignements généraux</i>
<i>SFIO</i>	<i>Section française de l'Internationale ouvrière</i>
<i>Sixième</i>	<i>Branche clandestine des EIF</i>
<i>SOL</i>	<i>Service d'ordre légionnaire</i>
<i>STO</i>	<i>Service du travail obligatoire</i>
<i>UGIF</i>	<i>Union générale des israélites de France</i>
<i>UNEF</i>	<i>Union nationale des étudiants français</i>

Préface

À ma connaissance, ce livre n'a pas d'équivalent en Histoire. Qui s'intéresse à la Seconde Guerre mondiale sait bien qu'il existait diverses filières de passage vers l'Espagne ou la Suisse, que ce soit pour exfiltrer un pilote britannique, un membre de la Résistance, des persécutés juifs, ou des réfractaires au service du travail obligatoire. Mais qui étaient ces hommes de l'ombre, le plus souvent de la nuit qu'on appelle des « passeurs » ? Comment en sont-ils venus à prendre un tel risque ? Agissaient-ils pour leur propre compte ou en réseau, moyennant finance ou de manière désintéressée ? Se sont-ils souvent fait prendre, torturer, déporter ? La recherche historique s'est peu penchée sur eux alors que leur rôle fut capital pour sauver une ou des vies, ou encore transmettre des documents stratégiques.

C'est le grand intérêt de ce livre que de nous plonger dans la genèse et le développement d'un réseau de passeurs à la frontière franco-genevoise. On le doit à un enfant du pays, Laurent Neury, devenu historien. Sa recherche s'enracine dans l'histoire de sa propre famille puisque son arrière-grand-père, Joseph Lançon, et sa grand-mère, Thérèse Neury-Lançon (fille aînée de Joseph), sont tous deux devenus des passeurs. À l'évidence, l'auteur est fier de leur engagement mais il se garde de tomber dans une admiration béate. Cet héritage familial est plutôt pour lui le point de départ d'un questionnement sur les raisons de leur engagement et sur les conditions de développement et de fonctionnement du réseau auquel ils ont appartenu. De là est né son projet de doctorat d'histoire et ce livre qui en est le fruit. Or, c'est une vraie réussite.

Au fil des pages, nous découvrons comment est né et s'est développé ce qui est désormais connu sous le nom de la filière de Douvaine, village frontalier qui ne peut être dissocié de celui voisin et moins connu de Veigy-Foncenex, mais également partie prenante de la même activité illégale. Dans cette région, les habitants vivent avec la frontière. Ils ont appris à s'en accommoder, à la respecter tout autant qu'à la transgresser, en particulier pour des raisons commerciales. Ce savoir être avec la frontière implique un savoir-faire avec, duquel est née cette filière du passage clandestin. Pour en expliquer le développement, Laurent Neury prend soin de distinguer les différentes périodes de la guerre, qui pèsent d'un poids déterminant sur la perméabilité ou la fermeture de la frontière, selon que la région est sous le contrôle du régime de Vichy, des Italiens ou des Allemands. Son enquête s'appuie sur la consultation d'archives familiales (dont celles de sa grand-mère) et administratives (trop rares et pour cause), d'entretiens avec d'anciens passeurs. Il tente de reconstituer leurs parcours biographiques. Fait assez exceptionnel, il a réussi à interviewer d'anciens réfugiés juifs ayant été acheminés en Suisse par cette filière alors qu'ils étaient adolescents.

Deux prêtres catholiques, les abbés Jean Rosay et Michel Chevrier, nés tous deux en Haute-Savoie, respectivement en charge des paroisses de Douvaine et de Veigy-Foncenex, sont à l'origine de la filière. Après-guerre, on en a brossé des portraits hagiographiques dont Laurent Neury entend se déprendre. En historien, il cherche bien plutôt à comprendre comment ces hommes conservateurs ont pu ainsi basculer dans une activité illégale. Pétainistes, marqués par la Première Guerre mondiale, ils sont « antiboches » et sensibles au sort des plus démunis. Or, qui vient frapper à la porte de leur presbytère ? Des juifs persécutés. Rien ne les prédispose à leur venir en aide. Ces abbés ne peuvent ignorer la doctrine catholique qui, à l'époque, prêche la méfiance envers les juifs, sinon une forme d'antisémitisme. Pourtant, ils surmontent leurs préjugés pour les aider. Leur engagement est à situer dans une évolution plus générale de

l'opinion en France vis-à-vis du régime de Vichy. Bien que parfois traversés par des préjugés antisémites, nombre de Français ne peuvent en effet rester insensibles aux arrestations collectives de juifs étrangers par Vichy à l'été 1942. L'opinion est émue, voire choquée que des policiers et gendarmes français arrêtent des femmes et des enfants. Ce qui suscite des gestes de solidarité pour leur venir en aide et éviter l'arrestation¹.

Les deux abbés recrutent la plupart des membres de leur filière parmi leurs propres paroissiens. Pour l'essentiel, ce sont des jeunes appartenant à de vieilles familles paysannes du lieu, fidèles aux offices du dimanche et membres des groupes des jeunesses chrétiennes. La plupart habitent à moins d'un kilomètre autour de l'église, ce qui facilite grandement leurs échanges et déplacements.

Au moyen de différents exemples, Laurent Neury réussit à nous faire vivre le fonctionnement de cette filière. On constate le rôle pivot de la cure de Douvaine comme point de ralliement, l'implication de ces jeunes agriculteurs mais aussi de villageois plus âgés, pères et mères de familles prenant part à l'accueil (en particulier des enfants).

Les activités de la filière peuvent se décomposer en trois temps : l'hébergement, l'acheminement (près de la frontière), le passage. Chaque étape pose des problèmes spécifiques compte tenu du temps (faire passer les fugitifs au plus vite), du nombre d'entre eux ne parlant pas français, et de la prise en charge des enfants parfois très jeunes.

Si les acteurs de la filière sont peu nombreux (choisis par le prêtre), c'est en réalité tout le tissu social du village qui est engagé dans les passages, ce qui requiert le consentement silencieux de tous ses habitants.

La filière est active dès 1941 et devient très sollicitée à partir de l'été 1942 et en 1943 dans le contexte de l'occupation italienne jugée plus propice aux juifs. Son fonctionnement discret tend presque à devenir une habitude sans jamais devenir une routine car le danger est toujours là. Ce sont surtout de jeunes

hommes qui sont chargés du moment le plus risqué du passage. La participation d'une jeune fille, Thérèse Lançon, est une exception. De plus, il faut faire avec la fatigue. Car ces jeunes agriculteurs, qui opèrent la nuit comme passeurs, se doivent aussi de travailler le jour dans leurs exploitations. On comprend que l'un d'entre eux ait déclaré à Laurent Neury : «J'en avais marre!»

En septembre 1943, la situation se dégrade brutalement quand l'Italie perd la guerre et que les Allemands prennent le contrôle de la région. Début 1944, le développement de la Résistance en Haute-Savoie conduit le préfet du département à déclarer l'«état de siège». Le passage de la frontière devient extrêmement dangereux et la filière cesse alors ses activités tant la répression menace d'être terrible. C'est d'ailleurs ce qui se produit, puisque quatre de ses acteurs sont finalement arrêtés : les abbés Jean Rosay et Michel Figuet, ainsi que les agriculteurs Joseph Lançon et François Périllat. Si le Père Michel Figuet est relâché, les trois autres vont mourir en déportation. Laurent Neury n'a pas trouvé d'éléments nouveaux quant aux raisons de ces arrestations, sinon qu'il lui paraît probable que ces hommes ont été arrêtés à la suite d'une dénonciation. Et dans le contexte de guerre totale de ces derniers mois de l'Occupation, la décision allemande relèverait d'une volonté de «nettoyer» le secteur des éléments subversifs accusés d'«espionnage».

L'apport de son livre n'est pas là. Exercice réussi de micro-histoire, Laurent Neury montre comment une poignée de catholiques «conservateurs» se mobilisent de manière bénévole pour faire passer en Suisse des persécutés juifs, probablement quelques centaines. Son enquête présente comment ces villageois, sous la houlette de leur prêtre, passent d'une entraide spontanée en 1941 à une résistance de plus en plus organisée en 1942-1943. Comme il le soutient lui-même, le développement de cette filière de passage relève de la résistance civile, notion que j'ai proposée pour qualifier d'autres cas tels que ceux de Dieulefit (Drôme) ou du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire)².

À cet égard, il y aurait lieu de faire un rapprochement entre l'influence morale des pasteurs André Trocmé et Édouard Theis au Chambon sur leurs paroissiens et celle des deux prêtres sur leurs fidèles.

Voici déjà trente ans, Christopher Browning publiait son fameux livre *Des hommes ordinaires* montrant comment des policiers allemands avaient été recrutés pour massacrer à la chaîne des juifs en Pologne³. Il faudra maintenant mettre en regard des livres comme *L'espoir au bout du pont...* pour montrer aussi comment des hommes tout autant « ordinaires » ont pu se mobiliser dans ce coin de France pour sauver des personnes en danger de mort.

Jacques SEMELIN
Centre de Recherches Internationales (CNRS-Sciences Po)

Introduction

Durant mon enfance, lorsque je me promenais à Veigy-Foncenex avec ma grand-mère, Thérèse Neury-Lançon, nous passions en Suisse, sur le pont de l'Hermance, pour aller flâner dans les vignes alentour. Dans ce cadre bucolique, le paisible cours d'eau faisait office de frontière « invisible » entre la Suisse et la France, la ligne de démarcation étant en réalité le milieu du calme ruisseau. De plus en plus souvent, il nous arriva d'y accompagner des hommes et femmes âgés, qui venaient de loin pour rencontrer ma « mémé » et la remercier. Sujets à une vive émotion face à ce simple pont, ils saluaient ma grand-mère et son père, Joseph Lançon, comme ceux qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, leur avaient sauvé la vie en leur faisant traverser le gué de l'Hermance. Je ne comprenais alors pas de quoi il retournait et surtout m'imaginai mal comment une frontière, aujourd'hui lieu de balade dominicale, fut un jour couverte de barbelés, bouclée et surveillée par des gardes armés, nazis de surcroît. Afin de me convaincre, Thérèse me montrait alors du bout de son bâton des reliques de fils de fer dissimulées dans les buissons. De ces vestiges d'une période trouble elle n'aimait pas parler, car ils lui rappelaient des souvenirs trop douloureux.

Dès lors, le nom de Joseph Lançon, murmuré du bout des lèvres, piqua ma curiosité : qui était cet aïeul dont la simple évocation faisait pleurer ma grand-mère ? Derrière ce patronyme familial (tout le monde s'appelle Jean, Joseph ou Jeanne dans ma famille !) se dissimulait-il un secret de famille sous lequel, à l'aune de l'émotion qu'il réveillait, sommeillait un traumatisme douloureux ? À force de questionner ma grand-mère, j'appris

le fin mot de l'histoire et celui-ci s'écrivait, à mon grand désarroi, en lettres de sang. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, mon arrière-grand-père, Joseph Lançon, décéda, dans un camp de concentration, après avoir traversé l'enfer d'Auschwitz-Birkenau. Il connut ce funeste sort, car il avait aidé des centaines de fugitifs⁴ (Juifs, résistants, aviateurs alliés, réfractaires au *STO*) à gagner la Suisse voisine pour leur permettre d'échapper à la persécution. Au-delà du choc ressenti au moment de cette révélation inattendue, ce destin peu commun souleva encore plus de questions dont les réponses vinrent peu à peu, mais avec difficulté. Satisfaisant partiellement l'adolescent immature peu versé sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, ces dernières ne contentèrent ensuite plus l'adulte que je devins et qui, en outre, choisit le métier d'historien.

Tel un cercle vertueux ou vicieux, je ne saurais le dire, plus j'approfondissais, plus je m'interrogeais. Comment expliquer l'engagement de ce père de famille qui avait à l'époque sept enfants à charge et peinait, avec son maigre revenu de paysan, à joindre les deux bouts ? Joseph était-il conscient des risques mortels qui découlaient de son action clandestine ou l'inconscience guidait-elle son engagement ? De quelle façon son entourage accueillit-il cette volonté d'aider des étrangers qui, s'ils étaient persécutés et désespérés, n'en restaient pas moins des inconnus ? Agissait-il à son propre compte ou dans le cadre d'une filière structurée comparable à un réseau de la Résistance armée ? Quels furent les liens noués entre ces foyers et les personnes qu'ils aidaient ? Peu à peu, au-delà du secret de famille, mon aïeul devint décidément une figure plus complexe qu'il n'y paraissait avec ses zones floues qui surgissaient d'une restitution tamisée par la mémoire.

Afin d'éviter les pièges de l'hagiographie, j'abandonnai rapidement mon projet initial de rédiger la biographie de mon arrière-grand-père, Joseph Lançon. Même si je ne l'avais pas connu, ce dernier risquait d'être trop idéalisé par l'arrière-petit-fils que j'étais, notamment vu par le prisme de ma grand-mère

qui vouait une admiration sans bornes à l'égard de son père. Étais-je objectif – pour autant que ce terme ait un sens – par rapport à mon sujet d'étude que je me devais d'historiciser? À défaut de croire en une hypothétique impartialité de l'historien, je me montrai toutefois prudent: peut-être allais-je apprendre des choses sur mon arrière-grand-père qu'il me serait difficile d'assumer au regard de ma famille et surtout de révéler publiquement. En effet, lorsque je parlais à ma «mémé», mais aussi avec d'autres témoins, je divaguais souvent à la limite entre les impératifs historiques et les devoirs familiaux. Sans pour autant que cela soit un problème insurmontable, certaines informations acquises se heurtaient à une autocensure consciente ou inconsciente, qui naissait de la désacralisation de l'histoire.

En avoir conscience m'aïda à garder la tête froide mais surtout me permit d'établir une certaine distance avec mon héritage familial qui n'était pas que génétique mais également mémoriel. Afin de ne pas trop personnaliser cette entreprise historique, je pris la décision d'analyser la filière à laquelle mon aïeul appartenait, ce d'autant qu'aucune étude exhaustive ne l'avait envisagé auparavant. Ce projet enrichissait donc l'historiographie de la frontière et des passeurs, qui demeure à ce jour relativement lacunaire. Mon objet devint dès lors «la filière de Douvaine»⁵, tel un pas de côté qui me permit de décentrer quelque peu la focale tout en circonscrivant mon angle d'approche. Remontant l'échelle au gré des lectures, des archives et des rencontres, je réussis petit à petit à reconstituer l'histoire de mon aïeul et de ses acolytes, mais aussi celle de la guerre (1939-1945), d'une région (le Bas-Chablais savoyard) et surtout de la filière résistante à laquelle il appartenait, «la filière de Douvaine». Ma démarche se situa certes dans une perspective de microhistoire mais avec l'ambition de déterminer des analyses réutilisables dans de plus vastes champs historiques, notamment ceux de la Seconde Guerre mondiale, de la Shoah, des occupations ou de la résistance au régime de Vichy et au nazisme.

«La filière de Douvaine» : théâtre d'un engagement local

«La filière de Douvaine» s'inscrivait dans un contexte particulier: qui en furent les acteurs principaux? Quel en fut le décor, c'est-à-dire l'environnement immédiat? Quels en furent les tempos au regard des autres temporalités (celle de la guerre, celle des occupations, celle de la politique antijuive, etc.)? Formés d'événements et de circonstances, ces éléments me permirent de mettre en perspective le fonctionnement même de la filière et de mieux comprendre dans quel type de mentalité, de territoire et d'époque, l'engagement de ces hommes et femmes s'opéra. Objet idéal de microhistoire, «la filière de Douvaine» se joua avant tout au niveau local et se déroula entre Douvaine et Veigy-Foncenex, soit deux villages séparés par moins de dix kilomètres. Tout en restant à une échelle réduite, elle collabora néanmoins avec d'autres filières confessionnelles et interconfessionnelles, qui agissaient dans toute la France, en particulier dans la zone non occupée. Il me fallut aussi comprendre les hommes et femmes qui en étaient à l'origine et animaient l'action derrière les lieux, le sens de celle-ci comme ses zones grises.

LES PROTAGONISTES

De prime abord, «la filière de Douvaine» ne fut pas un réseau constitué et hiérarchisé, composé de strates pyramidales de commandement et d'exécution, avec un nombre non

Table des matières

LISTE DES ABRÉVIATIONS	6
PRÉFACE	7
INTRODUCTION	12
« LA FILIÈRE DE DOUVAIN » :	
THÉÂTRE D'UN ENGAGEMENT LOCAL.....	15
Les protagonistes.....	15
<i>Les curés, les têtes pensantes</i>	16
<i>Les villageois, les chevilles ouvrières</i>	29
<i>Les fugitifs, protagonistes indirects</i>	45
Les lieux et les temps	57
<i>Les deux villages avant la guerre</i>	58
<i>Les deux villages pendant la guerre</i>	67
<i>La répression contre les Juifs et les réfractaires au STO</i>	73
<i>Les occupations</i>	79
<i>Et en Suisse ?</i>	88
Conclusion.....	92
« LA FILIÈRE DE DOUVAIN » :	
DES PRÉMICES AU DÉNOUEMENT	94
Sa naissance.....	95
<i>La prise de conscience</i>	95
<i>Les motivations des uns et des autres</i>	102
Son organisation.....	112

<i>L'arrivée des fugitifs à la frontière</i>	113
<i>Avant, pendant et après la frontière</i>	132
Sa fin.....	157
<i>Le démantèlement</i>	159
<i>La déportation</i>	164
Conclusion.....	173
CONCLUSION GÉNÉRALE	176
POSTFACE : PARCOURS D'UN ENQUÊTEUR.....	180
Les témoignages oraux, du silence à la prise de parole	181
Les sources écrites, entre parcimonie et lacunes	183
Mémoire et historiographie.....	187
BIBLIOGRAPHIE	196
NOTES.....	207
TABLE DES MATIÈRES.....	233